

Préface

Je suis devant vous comme un vieux guide qui voudrait s'effacer, sans paroles, en ouvrant la porte d'un monument qu'il connaît depuis longtemps et qui le surprendrait encore, chaque fois. Mais Raphaël Krafft, même coiffé d'un béret vert, n'est pas un monument et je viens à peine de refermer son livre. S'il donne cette impression familière, c'est qu'il a su mettre dans son ouvrage cet accent qui ne trompe pas sur la qualité d'un homme, qui vient de l'intérêt pour d'autres hommes, si différents soient-ils en apparence, et que l'on a reconnu chaque fois avec le même frémissement chez Cendrars ou chez Kessel.

Journaliste à France Culture, mais avec le goût de l'aventure chevillé au corps, Raphaël Krafft avait déjà animé une radio à Sarajevo, été correspondant à Gaza et en Irak, et avait parcouru le Proche-Orient à bicyclette quand il s'est engagé dans la réserve opérationnelle des armées pour servir en Afghanistan. Affecté à un régiment de Légion étrangère dans la vallée de Surobi, il y a créé de toutes pièces, avec une petite équipe d'Afghans qu'il a formés pour cela, une radio « communautaire » destinée aux habitants de cette vallée. C'est l'histoire de cette radio qu'il raconte, une histoire triste, belle et bien française : le dévouement,

CAPTAIN TEACHER

l'inventivité du petit nombre, l'engagement et la passion face à la bureaucratie et aux lâchetés de tous ordres, et pour finir l'échec après que la Légion étrangère a quitté la vallée, puis l'armée française, l'Afghanistan. S'il en parle sans amertume, c'est que pour lui l'essentiel est ailleurs, non seulement dans l'aventure elle-même, mais dans ce qu'elle lui a révélé de tous et de chacun et peut-être de lui-même. C'est la simplicité, la franchise, la tendresse avec lesquelles il en rend compte qui font de ce livre un livre exceptionnel.

La France n'avait aucune raison d'aller combattre en Afghanistan. Ses intérêts propres n'y étaient pas engagés. Elle n'avait pas avec ce pays de liens historiques, si l'on excepte le soutien discret au commandant Massoud au moment de l'invasion soviétique. Elle y a envoyé ses soldats pour une raison diplomatique que tout le monde connaît : se racheter aux yeux des États-Unis après avoir refusé de participer à la seconde guerre d'Irak. Puis, après quelques années et deux élections présidentielles, elle en a retiré ces mêmes soldats sans qu'aucune raison – sauf l'écoulement du temps – vienne rendre acceptable ce manquement à une alliance qui seule pourtant avait justifié l'engagement initial. Et elle est passée à autre chose.

Dans ces cas-là, on dit « la France » avec un peu trop de facilité. Il faudrait pouvoir mettre des noms et des visages sur l'idée de « gouvernement », tout comme Krafft le fait, lui, au moment du retour, en entendant, de l'intérieur de l'avion, le bruit métallique des cercueils du lieutenant Lorenzo Mezzasalma et du caporal Jean-Nicolas Panezyck, morts au combat à Tagab. La guerre est une chose trop sérieuse pour être laissée aux diplomates. Les vrais soldats, eux, ne l'aiment pas, comme Krafft a pu le constater en se portant volontaire pour une patrouille en zone dangereuse, après toutes ces semaines passées à la radio.

PRÉFACE

Le caractère arbitraire, un peu étrange, de la présence militaire française en Afghanistan colore l'ensemble du récit de Raphaël Krafft. Là-bas, personne n'est sûr de lui-même, de ce qu'il est. Des militaires rompus aux pratiques coloniales doivent apprendre à se tenir à distance, des officiers soucieux d'exécuter des missions de combat doivent y parvenir sans trop exposer leurs hommes, un contingent naturellement inventif doit se couler dans les lourdes procédures de l'OTAN. Quant aux Afghans, on voit assez vite qu'il n'est pas possible de les ranger simplement entre insurgés et gouvernementaux, n'en déplaise aux capitaines réservistes des « actions d'influence » dont l'auteur trace l'un des plus réjouissants portraits d'imbéciles qu'il soit donné de lire.

Mais c'est l'amitié qui l'inspire, au fil d'anecdotes savoureuses qui font apparaître des figures vite familières : l'ancien directeur de l'école des filles, le commandant repent, et ce formidable Negroni, officier de Légion monté par le rang, cachant mal son extrême sensibilité. Tout le temps qu'elle a émis, Radio Surobi a été la radio de l'amitié : des informations simples, qui ne relevaient ni de la propagande ni de « l'influence », c'est-à-dire du mensonge ; et des chansons, des poèmes choisis par les auditeurs, des récits envoyés dans la nuit de la guerre et de la pauvreté, parlant de l'amour perdu, du déchirement, de la tristesse des frères et de l'angoisse d'être afghan.

Ce livre donne des impressions longues à s'éteindre. Il est fait d'arcs brisés, où les lignes ne se prolongent pas. De même que chaque chapitre de *L'Île au trésor* commence à la nuit, chaque chapitre de Krafft s'arrête au milieu du jour. Il reste au lecteur à prolonger, par une rêverie bienveillante, ces lignes d'un monde qui est le nôtre, qui est le même pour les Afghans et pour nous. Krafft nous offre cent points de départ pour un tel voyage, Oum Kalthoum, Schubert, le

CAPTAIN TEACHER

rap des soldats, la conscience d'Aziz, Negroni veillant à la composition du paquetage. À la fin, l'aventure finit mal. Les propagandistes l'ont emporté. Les chansons et les poèmes choisis par les auditeurs ne passent plus sur les ondes. La radio a été remise à l'armée afghane, et l'un de ses chefs a réquisitionné le studio pour en faire sa chambre. Les Français sont partis. Il reste, comme l'écrivait un ancien légionnaire, que « tout est accompli dans l'âme ». De ce qui est caché aux yeux et à l'intelligence des politiciens et de leurs clients, mais non au cœur de ceux qui servent, la simple fraternité des hommes, leur dévouement et leur courage, le livre du « Captain Teacher » donne un bouleversant témoignage.

François Sureau.

Note de l'auteur

Ce livre est le récit de mon engagement dans l'armée française en Afghanistan, en 2009 et 2010, pour créer une radio en langue pashtô à destination des populations de la région de Surobi, quelque 70 kilomètres à l'est de Kaboul.

J'ai demandé l'autorisation à l'ensemble des officiers, sous-officiers et soldats qui apparaissent dans ce livre, de pouvoir les citer nommément. Tous, ou presque, ont accepté. Je leur ai également demandé de valider les passages qui les concernent, dans un souci d'honnêteté. Ils ne m'ont demandé d'apporter de modifications à leurs propos qu'en de très rares occasions et souvent pour pallier ma connaissance imparfaite de la chose militaire. Les officiers de l'armée française en général, et de la Légion étrangère en particulier, ont cette grande qualité d'assumer leurs paroles.

Les conversations avec les officiers dont je tais l'identité sont puisées dans les nombreuses notes et rapports que j'ai écrits lors de mes deux séjours en Afghanistan.

Je tiens à saluer le courage et l'énergie des Afghans qui ont créé Radio Surobi avec mon concours et qui, sans être journalistes de métier, ont su apprivoiser, personnaliser et exploiter remarquablement ce média communautaire qu'est leur radio.

Château Rouge – Bagram

Les ménagères africaines et antillaises traînent des cabas qui débordent de bananes plantains de Côte d'Ivoire, de gombos et d'ignames du Bénin, de manioc et de patates douces d'Égypte. Elles sont venues de toute la région parisienne faire leurs emplettes; c'est jour de marché toute la semaine place du Château-Rouge. Je peine à me frayer un chemin jusqu'à la bouche du métro obstruée par les « mamas ». Elles attendent le galant qui voudra bien les aider à porter leur marchandise jusqu'au bas des escaliers. Avec mon barda de 30 kg sur le dos, au milieu de cette cohue, je n'atteindrai pas les portillons. Tant pis, je hèle un taxi sur un boulevard Barbès tout aussi populeux où je passe inaperçu avec mon treillis camouflé au milieu des prédicateurs adventistes, des marchands de téléphones portables et des vendeurs à la sauvette de cigarettes et de Subutex. Je passe inaperçu et c'est tant mieux. C'est que j'ai un peu le trac : depuis ce matin je suis capitaine. Capitaine de l'armée française !

C'est Cyril, l'aimable fourrier contractuel du fort neuf de Vincennes, originaire de Tambakunda au Sénégal, qui m'a remis mes trois galons la semaine dernière ainsi que tout mon paquetage : un béret, trois treillis, une parka et un

CAPTAIN TEACHER

surpantalon en Gore-Tex, un survêtement à la mode des années 1980, deux chemises dites F1, trois tee-shirts kaki et six paires de chaussettes au lieu des trois prévues par le règlement. Mon serviteur n'a pas barguigné, il sait que l'hiver est glacial où je vais. Cyril dirige un comptoir d'une vingtaine de mètres de long posé devant d'innombrables étagères remplies d'effets militaires. J'étais son seul client ce matin-là.

– À quelle arme appartenez-vous? m'avait-il demandé pour me remettre l'insigne de béret ad hoc.

– Bonne question, je ne sais justement pas, je crois que ça n'a pas d'importance.

– Il vous faut un insigne de béret, c'est obligatoire! Je vous donne celui de l'infanterie, ça fera neutre, me dit-il pour conclure.

Fiché au-dessus de mon œil droit, flambant neuf, mon insigne brille de tout son or; on ne voit que lui, me dis-je. Vêtu de cet uniforme, je me sens étranger à cette place du Château-Rouge où je vis pourtant depuis de nombreuses années. Un taxi s'arrête enfin.

– Roissy, terminal 1, dis-je au chauffeur, que j'imagine d'origine nord-africaine, après avoir chargé tant bien que mal mon paquetage dans le coffre de sa Mercedes.

– Vous partez pour l'Afghanistan? enchaîne-t-il.

– Comment le savez-vous? je lui demande, surpris.

– Vous n'êtes pas le premier soldat que j'emmène au terminal 1 de Roissy.

– Et que pensez-vous de ce qu'il s'y passe – en Afghanistan je veux dire?

– Ça me rappelle la guerre civile algérienne dans les années 1990. J'ai fait mon service militaire à cette époque.

– Et?

– Et je ne souhaite pas en parler.

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

Je me risque à lui confier que mon parrain, pied-noir, partisan de l'Algérie française, qui a fait l'autre guerre d'Algérie, me répond toujours la même chose que lui.

– C'est qu'il aura certainement vu, fait ou subi les mêmes choses que moi. Je vous dépose à quelle porte du terminal 1 ? ajoute-t-il pour couper court.

Je farfouille dans mes documents pour trouver la réponse et en profite pour vérifier que toute ma paperasse est en ordre : passeport, ordre de mission, radiographie panoramique de ma mâchoire qui permettrait de m'identifier au cas où je serais rendu méconnaissable parce que réduit en bouillie par une mine ou une roquette. Je porte la main à mon cou pour m'assurer que ma plaque d'identification, ma dog tag, est bien là. Dans l'urgence de mon départ, j'ai dû en confier l'ouvrage à un graveur du Sentier. Son fils, tout juste rentré du collège, m'enviait de pouvoir arborer cet objet qu'Eminem, Will Smith mais aussi David Beckham ou encore Nick Jonas portent comme parure. Gucci, m'apprendra-t-il, en produit même certaines en or ou en argent massif. La dog tag se décline aussi en clé USB, balladeur mp3 et canif multifonction.

– Tu m'en feras une, papa ? supplia-t-il à son père.

– Pour quoi faire ? Tu ne pars pas à l'armée que je sache ?

Nous ne sommes qu'une vingtaine de militaires à l'embarquement, des sous-officiers, quelques officiers supérieurs, personnels administratifs ou techniques qui vont occuper les bureaux des bases de Kaboul, loin des combats. Je fais un salut appliqué et réglementaire à ceux dont je croise le chemin. Mais quand je tente d'ouvrir le dialogue – est-ce mon grade ? Mon béret mal ajusté ? – leurs réponses sont trop concises pour inviter à la conversation. Je mets ça sur le compte de ma dégaine d'amateur, de mon allure de jeune premier. Je n'ai pas encore saisi les codes, encore

CAPTAIN TEACHER

moins le style ni la démarche. Je suis une bleusaille. Je me remémore la bonne posture avant chaque salut à un supérieur hiérarchique : pieds à 10 h 10, main droite portée au bord inférieur du béret, doigts tendus et joints. Si je ressens encore un peu de gêne dans ma nouvelle peau, je trouve tout de même l'exercice plutôt ludique, c'est comme un jeu d'acteur et ce hall d'aérogare est idéal pour m'entraîner avant d'affronter la discipline implacable de la Légion étrangère que je rejoins. Soudain j'aperçois deux civils au comptoir d'enregistrement. Cela ne fait aucun doute, ce sont des journalistes à en juger par la nature de leurs bagages, des caisses de protection de matériel audiovisuel. Ceux-là n'ont pas de vestes multipoche mais on les reconnaît de loin : il y a comme un air, une assurance dans le regard et ce port caractéristique de ceux pour qui les comptoirs d'enregistrement n'ont plus aucun secret. Je vais les saluer confraternellement car je suis reporter malgré cette parenthèse militaire. Le plus grand des deux est avenant, l'autre me regarde avec suspicion quand je leur explique ma mission. Sans doute ce dernier me considèrerait-il comme un traître à la corporation. Stéphane Taponier et Hervé Ghesquière, de la chaîne France 3, partent pour plus d'un mois *embedded*¹ au sein de l'armée française. Notre vol militaire à bord duquel ils embarquent ne coûte à leur rédaction que quelques dizaines d'euros, pratique courante dans la presse française mais parfois essentielle quand il s'agit de filmer la troupe en partance.

Nos chemins se séparent à l'entrée de l'Airbus A340 de l'escadrille Esterel en charge de transporter alternativement les ministres au long cours et les unités de l'armée française. J'invite les deux reporters à me faire demander à leur passage sur la base de Tora pour tenter de faciliter leur reportage. La première classe de l'avion est réservée aux officiers :

1. Embarqué. Qualifie les journalistes qu'une armée embarque avec elle dans ses opérations.

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

un grade par rangée de fauteuils entre lesquels évoluent des convoyeuses de l'air en combinaisons moulantes. Au fond de l'Airbus s'installent les journalistes, les sous-officiers et bientôt la troupe que nous récupérons à la base aérienne d'Istres, notre première escale.

Le 13^e Bataillon de chasseurs alpins (BCA) basé à Chambéry part relever le 3^e Régiment d'infanterie de marine (RIMa) de Vannes. Les soldats sont jeunes. Ils enchaînent les cigarettes et les coups de téléphone devant l'aérogare. Tartes¹ sur la tête, visages poupons, ils déambulent sur le parking comme une colonie de manchots, le combiné écrasé contre l'oreille. Le regard tourné vers le sol, ils débitent des mots de réconfort. À l'intérieur, caméra au poing, France 3 interroge :

– Quel est votre sentiment à l'idée de partir dans un pays en guerre? N'avez-vous pas peur? Êtes-vous prêt à mourir pour l'Afghanistan?...

Pour répondre, un soldat interrompt sa partie de Nintendo, un autre une conversation animée. Le micro parti, les copains rappliquent, gloussent, questionnent :

– Tu as répondu quoi?

Si les motifs de la présence française là-bas sont flous, la troupe n'en paraît pas affectée. Au contraire, elle se prépare depuis six mois à combattre sur un théâtre dont l'intensité n'a pas eu d'égal depuis la fin de la guerre d'Algérie dans l'histoire militaire française récente. Est-ce aussi vrai pour les officiers qui ont charge d'âmes?

Les haut-parleurs résonnent. Les chasseurs alpins se mettent en marche. En colonne par deux, dans le jaune des projecteurs, ils dessinent une courbe longue de plusieurs

1. Nom donné au béret basque porté par les troupes alpines, sensiblement plus large que le béret classique qui coiffe les soldats des autres armes de l'armée française.

CAPTAIN TEACHER

centaines de mètres qui se déploie sur le vaste tarmac de la base d'Istres. La caméra est posée à même le sol, l'avion en arrière-plan, le journaliste saisit cette image symbolique des soldats qui s'en vont.

Notre deuxième escale, à Al Dhafra, à Abu Dhabi, a paru interminable. Après dix-huit heures de voyage, nous voici arrivés sur le tarmac de la base américaine de Bagram où nous grelottons depuis deux heures devant le ballet incessant des hélicoptères américains, dans le vacarme assourdissant des chasseurs bombardiers au décollage. Nos regards fixent leurs tuyères rougies, seule source de chaleur dans ce paysage terne. Vers l'est, quand les nuages le veulent bien, nous pouvons apercevoir la chaîne enneigée du Panshir. Un chasseur alpin, à mes côtés, se cherche des repères :

– On croirait Belledonne vue du Grésivaudan !

Les camions arrivent enfin pour déposer une bonne centaine de quillards devant l'avion : les marsouins de Vannes rentrent au pays avec sept manquants et quarante-sept blessés, dont la moitié par balles. Ce sont donc là ces *Afghansi* dont me parlait ce journaliste spécialiste de défense alors qu'il faisait référence aux vétérans soviétiques d'Afghanistan marginalisés à leur retour au pays. Ils nous toisent avec le regard de ceux qui ont vu le feu.

– Et on n'appelle toujours pas ça une guerre ! lance, amer, un lieutenant-colonel du service des essences rencontré au comptoir de Roissy, en les voyant aligner leurs sacs devant l'avion.

Temps gris. Derrière nous gît une épave de blindé russe. Nous montons dans les vieux Renault-Saviem bâchés de l'armée française. Des dizaines d'aéronefs américains de toutes tailles, alignés au millimètre, s'étalent tout au long de

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

la piste sous le regard jaloux de Laurent, un adjudant de l'armée de l'air avec qui j'ai échangé quelques mots pendant le voyage.

– À la base d'Orléans, on est obligés de désosser les vieux Transall pour faire voler les autres et maintenir un semblant de flotte, me dit-il. Tu vois, il y a là plus d'avions militaires que sur tous les terrains d'aviation de France réunis.

La traversée de la base de Bagram prend une bonne demi-heure. Bagram Airfield est une véritable ville de 26 000 habitants, grouillante, en chantier permanent. Avec la boue partout présente, on croirait ces images sorties d'un film sur la ruée vers l'Ouest et l'on ne serait pas surpris de croiser un général Suter hagard au milieu de cette fourmilière. Depuis l'arrière du camion débâché, j'aperçois un cimetière de jeeps Hummer – on ne répare pas dans l'armée américaine, on remplace –, un four à goudron, des sacs de sable, des entrepôts, des ateliers en tous genres, les bureaux des multiples contracteurs, des quartiers régimentaires pré-fabriqués, des salons de coiffure, de beauté, des antennes locales d'universités américaines, des restaurants, des fast-foods, des livreurs de pizzas, mais on ne voit pas les miradors de la prison de Bagram rendue célèbre pour les tortures infligées par l'armée américaine à ses détenus. Ce qui me frappe le plus, c'est la foule d'ouvriers afghans, indiens, philippins, pakistanais, ouzbeks emmitouflés dans des draps de fortune, têtes baissées, la cigarette entre le pouce et l'index.

Après une demi-heure de route dans ce dédale de rues sales, nous sommes débarqués devant une tente de cent mètres sur quarante et haute de vingt où nous attend une caricature d'adjudant : cou rouge et ridé, béret collé aux sourcils, voix enrouée à force de hurler les consignes aux nouveaux arrivants. Après avoir perçu les casques lourds et

CAPTAIN TEACHER

les gilets pare-balles, l'adjudant nous ordonne de choisir un lit superposé parmi les centaines alignées sous la tente. Les officiers et les soldats du rang sont logés à la même enseigne. Je pense alors naïvement pouvoir rallier la base de Tora le jour même et ne prends pas la peine d'installer ma couche. Quand part le prochain convoi ?

– Demain, après-demain, plus tard, on ne sait pas.

Pour ne rien arranger, je suis un « militaire isolé », et personne à Bagram ne m'attendait. Je comprends que pour me rendre à Tora, il me faudra d'abord rallier Kaboul. Je quête le départ d'un transport pour la capitale. Sans succès. « Arriver, c'est toujours long... », « se dépêcher d'attendre », le monde militaire regorge de dictons sur la fuite du temps. À peine la troupe s'est-elle allongée sur les paillasses que l'adjudant sonne un nouveau rassemblement et se place au milieu de la tente.

– Voici maintenant les consignes de sécurité, hurle-t-il. Cinq roquettes sont tombées hier sur le camp, deux d'entre elles à une centaine de mètres de notre tente. Autant vous le dire tout de suite : en général les pélos¹ tombent d'abord et ce n'est qu'ensuite que l'alerte est donnée. En plus, l'alerte est « en américain ». Si vous ne comprenez pas l'alerte, demandez au capitaine qui est là-haut dans la direction de mon bras. Si lui-même ne la comprend pas, allez voir les Américains qui stationnent à côté de la tente. Le problème c'est qu'eux-mêmes ne la comprennent pas toujours... Donc quand il y a un doute, y'a pas de doute ! Je ne vous recommande donc qu'une chose avant que ça vous tombe sur la gueule : placage au sol ! Sous un matelas, c'est encore mieux. Une roquette ne vient pas toute seule. Si vous n'êtes pas encore en morceaux après la première explosion, attrapez votre gilet pare-balles, votre casque pour

1. Argotique. Nom donné aux obus, roquettes et projectiles en tous genres.

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

attendre la deuxième roquette, puis la troisième, la quatrième et ainsi de suite. S'il y a des blessés, vous faites comme à New York, composez le 911. Les Américains enverront tout ce qu'ils ont. Ils sont très efficaces et très bien équipés dans le domaine médical. Des questions?

Pas de question, il poursuit :

– Vous aurez aussi remarqué qu'on est dans un camp américain, que tout est marqué « en américain ». Vous aurez aussi constaté que ces gens ne sont pas comme nous : ils ne boivent pas et ne fument pas. Donc, pas d'alcool ou alors planquez-vous bien. Pour les clopes, il y a des zones fumeurs même quand on est à l'air libre. Concernant les chiottes, ils sont dans la direction de mon bras. Attention, là aussi c'est marqué « en américain », et quand vous voyez écrit « *woman* » sur la porte, n'entrez surtout pas, ça veut dire « femme », ils ne rigolent pas avec ça. Il y a mille deux cents MP¹ sur la base, des vrais cow-boys, ils vous mettent en joue avec leur M16, vous passent les menottes et vous foutent au trou pour la moindre connerie. Pour votre gouverne, c'est moi qui suis chargé de venir vous chercher au poste et je ne parle pas américain...

Direction l'ordinaire (la cantine dans le jargon militaire) tenue par une entreprise sous-traitante de l'armée américaine. Pour tromper l'attente, j'attrape l'édition du jour de *Stars and Stripes*, le quotidien de l'armée américaine. C'est pour ce journal que travaille Joker, le héros de Stanley Kubrick dans *Full Metal Jacket*. « L'histoire se répète-t-elle? », interroge l'édition du jour en comparant l'occupation actuelle de l'Afghanistan avec celle des Soviétiques dans les années 1980. Rien de tel en France. Les articles des publications officielles de l'armée française, comme TIM pour *Terre Information Magazine* – aussi appelé « Terre

1. Military police, police militaire.

CAPTAIN TEACHER

Intox » par les militaires –, *Air Actualités* ou *Col Bleu* sont relégués au rang de publi-information. Sur mon plateau en carton compartimenté à la façon d'une assiette à fondue bourguignonne, des saucisses très grasses et de la purée pareille à l'aligot, le fromage en moins. Une étiquette devant chaque plat informe de sa valeur calorifique, teneur en protéines, vitamines, matières grasses, etc. Au menu : hamburgers, beurre de cacahuète, cookies et autres nourritures typiquement américaines. Je crois saluer le premier Afghan du voyage occupé à me servir. Erreur : il est indien, de Pondichéry, mais ne parle pas français. Dans le réfectoire installé sous une dizaine de tentes reliées entre elles par un petit couloir, des centaines de jeunes GI dînent le fusil à l'épaule. On ne se parle pas.

– Pour eux nous sommes des « Ghanéens », me dit mon voisin de table qui me voit observer nos alliés.

– Des Ghanéens? Que voulez-vous dire?

– Ghanéen, Malgache, je ne sais pas moi, je veux dire qu'ils nous prennent pour une armée de « boubous ».

Dehors, le repas terminé, nous fumons sans tenir compte des recommandations de l'adjudant. De retour sous la tente, je trouve un chasseur alpin venu s'isoler du reste de sa section à côté de ma couche. Il n'a pas vingt ans. Son épouse a perdu les eaux avant qu'il embarque dans l'avion. Il sanglote. Leur premier enfant vient de naître, il ne le verra qu'à son retour, dans six mois. Honteux de cet aveu de faiblesse face à ses camarades, il a enfoui son visage entre ses jambes, le téléphone portable collé à l'oreille, il est en train de passer toute sa maigre solde de soldat de seconde classe en communication avec la maternité de Chambéry. J'attends la fin de son appel pour discrètement lui offrir une rasade d'un bon whisky histoire de fêter tant bien que mal l'heureux événement. Nous n'échangeons pas un mot jusqu'à l'annonce de l'extinction des feux par l'adjudant qui

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

ne « parle pas américain ». Il faut dormir vite, nous sommes plus de deux cents soldats exténués dans la tente et déjà les ronfleurs se font entendre.

Réveil à 7 heures. Petit déjeuner à l'américaine (bacon, œufs, fromage) avant d'apprendre qu'un convoi en provenance de la base avancée de Nijrab nous récupérera, Laurent, l'adjudant de l'armée de l'air, et moi, en fin de journée, pour nous pousser jusqu'à Kaboul. Nous tuons le temps dans les PX¹ de l'armée américaine, déjeunons dans une pizzeria avant de payer une visite aux aviateurs français en charge des drones d'observation. Leur popote², où l'on nous offre du bon café, jouxte les hangars qui abritent leurs machines. J'en profite pour demander la permission de téléphoner à mon unique contact en Afghanistan et le renseigner sur ma situation.

– Capitaine Negroni, à qui ai-je l'honneur? dit-il d'une voix tonnante.

– Capitaine Krafft.

– Vous êtes enfin arrivé?

– On pourrait peut-être se tutoyer? je lui lance tout de go.

– Vous vous égarez jeune homme, répond-il un rien agacé. Vous ne trouvez pas que vous allez un peu vite en besogne? On ne s'est jamais vus. Et puis, après trente-deux ans de Légion, ce n'est pas aujourd'hui que je vais me faire tutoyer par quelqu'un qui a deux secondes de grade. Bref, ça ne me dit pas quand vous arrivez. Et où êtes-vous d'abord?

– À Bagram.

– À Bagram? reprend-il l'air surpris. Que faites-vous à Bagram?

1. Magasins hors taxe de l'armée américaine.

2. Bar improvisé.

CAPTAIN TEACHER

– J’ai atterri hier et devrais normalement partir pour Kaboul cet après-midi.

– Vous ne pouviez pas atterrir à Kaboul? Bref. À votre arrivée à la base de Warehouse, demandez le major Houssin qui s’occupera de vous. Et ne vous avisez pas de le tutoyer quand bien même il est votre subordonné, c’est un vieux soldat. Je viendrai vous chercher demain à Kaboul pour vous ramener à Tora.

Enfin nous partons. Harnachés dans nos gilets pare-balles, casques lourds sur la tête, Laurent et moi embarquons dans un véhicule blindé qui nous attend à la sortie du camp. Considérablement alourdi par son équipement, mon compagnon se démet l’épaule en montant par le sas arrière. Le servent de mitrailleuse l’examine rapidement et peine à masquer un sourire devant son physique de bureaucrate. Il fait nuit. Peu importe : enfermés dans l’habitacle en acier, ballottés sans rien voir du paysage, nous prions pour que le chauffeur ne roule pas sur un IED¹. Deux soldats font le guet l’arme au poing à l’arrière du VAB², la moitié du corps à l’air libre, le visage protégé par des masques noirs en Néoprène, ils seront bientôt recouverts de cette poussière ocre, si fine qu’elle s’insinue partout. L’arbre à came fait un boucan du diable lors des décélérations au passage de ce que j’imagine être des dos-d’âne, des chicanes, peut-être bien des check points. À l’arrivée au camp Warehouse de Kaboul, nous n’avons toujours rien vu de l’Afghanistan sinon l’horizon montagneux qui s’offrait à nous hier depuis le tarmac de Bagram.

Ici aussi, les soldats évoluent en vase clos. Portugais, Croates, Américains, Géorgiens, Turcs... vivent ensemble

1. Improvised Explosive Device, mine artisanale.

2. Véhicule de l’avant blindé.

CHÂTEAU ROUGE – BAGRAM

mais ne se fréquentent pas, ou si peu. À chacun son bar ou sa popote. La chambre individuelle où l'on m'a installé pour la nuit donne sur le bar portugais. Je vais y boire une bière pour tromper l'ennui. Les Français sont les seuls représentants étrangers venus honorer le comptoir. Ils parlent fort dans le vacarme d'une musique techno populaire et boivent du vodka-Red Bull, le cocktail à la mode. Une soldate à côté de qui je prends place est ici depuis cinq mois. Elle termine sa septième OPEX¹ après avoir servi au Tchad, au Liban, en Côte d'Ivoire, en Bosnie, au Kosovo et deux fois en Afghanistan. L'Afghanistan est sa meilleure expérience pour l'ambiance dans le camp duquel elle n'est sortie qu'une seule fois. Elle s'est apprêtée pour le soir, porte son treillis près du corps, s'est épilée les sourcils et maquillée un peu plus que le règlement ne l'autorise. Jambes croisées, la tête appuyée sur l'avant-bras, elle me glisse entre deux rasades :

– Mon capitaine, je rêve de faire de l'hélicoptère, en quinze ans d'armée, je ne suis jamais montée dans un hélicoptère, vous qui êtes officier, vous pourriez m'arranger une virée ?

1. Opération extérieure.

Table

| | |
|---------------------------------------|-----|
| Remerciements..... | 7 |
| Préface de François Sureau..... | 11 |
| Note de l'auteur | 15 |
| Château Rouge – Bagram | 17 |
| Kaboul – Mahipar – Tora | 31 |
| Découverte de Radio Surobi..... | 39 |
| Matadi – Sarajevo – Surobi..... | 47 |
| Radio Kaboul libre..... | 55 |
| Anne-Marie..... | 63 |
| Ali Baba..... | 69 |
| Initiation au reportage..... | 77 |
| Vingt caisses de munitions | 89 |
| La charte de Radio Surobi | 95 |
| Le message | 97 |
| Musiques du monde..... | 99 |
| Bridge..... | 107 |
| Noël..... | 117 |
| Le colonel..... | 125 |
| Le ministre et les journalistes | 131 |
| Le vif désir..... | 137 |
| La fille de Tagab | 147 |
| Abid..... | 155 |
| Aziz..... | 159 |

CAPTAIN TEACHER

| | |
|--|-----|
| « Va-t'en » | 167 |
| Le départ du capitaine Negroni | 171 |
| Se brouiller l'écoute | 177 |
| Retour en Afghanistan..... | 191 |
| Mitrailleur | 199 |
| Retour à Tora..... | 205 |
| « Jean a de longues moustaches » | 219 |
| Passation de commandement..... | 225 |
| Les frères tristes..... | 237 |
| L'ami d'enfance..... | 247 |
| Repenti | 257 |
| Commandant Said Ahmad | 263 |
| Il n'y a de Dieu qu'Allah..... | 271 |
| Nijrab | 277 |
| Green drop-goal..... | 285 |
| Morts pour la France | 293 |
| Épilogue | 295 |